
LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Rosaire

école de la plus haute contemplation

(particulièrement pour les âmes adonnées
aux occupations de la vie active)

*« Maria optimam partem elegit,
quae non auferetur ab ea : Marie a
choisi la meilleure part, qui ne
lui sera pas enlevée. » (Luc, x, 42.)*

L'Église catholique attribue ce texte de l'évangile à la très sainte Vierge Marie, en l'une des fêtes les plus insignes de l'année liturgique. Et cette fête est en même temps l'un des principaux mystères du Rosaire : il résume en effet, pour ainsi dire, toute l'existence de la Mère de Dieu, puisqu'il clôt sa vie terrestre et qu'il ouvre sa vie céleste. Marie a choisi la meilleure part sur cette terre, et elle ne lui a pas été ôtée dans le ciel.

Cependant, si, pour mieux l'entendre, on se propose de

replacer cette parole évangélique dans le cadre des circonstances où elle a été prononcée, on ne laisse pas d'être légèrement étonné, car on remarque immédiatement que l'Église a appliqué à la Vierge Marie une parole de Jésus qui ne s'adressait nullement à elle, mais à Marie de Béthanie. On connaît assez cet épisode de Marthe et de Marie, il suffira de le rappeler brièvement. Jésus étant venu dans une bourgade, que la tradition appelle Béthanie, il fut reçu dans la demeure d'une femme Marthe. Celle-ci avait une sœur nommée Marie. Or, Marie s'était assise aux pieds du Seigneur, et elle écoutait avidement son enseignement. Nous savons la revendication de Marthe et comment Jésus lui répond, insistant sur son observation l'appelant deux fois par son prénom : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles en vue de beaucoup de choses, alors qu'une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée. »

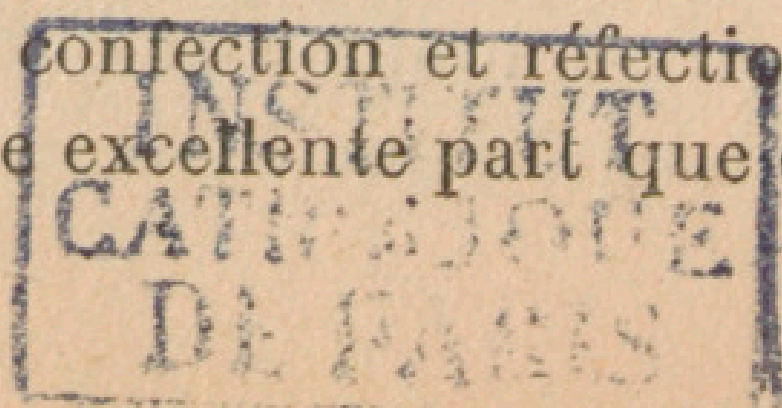
Dans le récit, à le prendre tel que l'Évangéliste nous l'a rapporté, il n'est littéralement pas question de Marie, Mère de Jésus, ni directement, ni indirectement. Et même lorsque les Pères de l'Église ou les commentateurs interprètent cette parole du Christ, ils ne font pas d'ordinaire allusion à sa Mère. On pourrait donc se demander si ceux qui ont composé la liturgie n'auraient pas pu préférer, pour l'appliquer à Marie, quelque texte évangélique qui la concernât directement.

Serait-ce par suite d'une simple méprise, d'une pure équivoque, d'une identité de prénom, que la parole concernant Marie de Béthanie a été postérieurement transférée à Marie Mère de Dieu? Non, sans doute. Les théologiens qui ont fait choix de ce texte, qui l'ont cité intégralement dans le bréviaire en même temps que dans l'évangile de la fête, savaient parfaitement en quelle occurrence il avait été prononcé.

Ce n'est donc point par équivoque, mais par une certaine analogie, qu'ils ont attribué la meilleure part à la très sainte Vierge Marie. Et même il ne s'agit pas ici d'une analogie d'égalité ou de pure similitude, comme si Marie de Béthanie était comparable à Marie Mère de Dieu, mais bien d'une analogie de transcendence, Marie ayant été le modèle, le type le plus accompli de la vie contemplative. Or, c'est une règle de la méthode analogique en théologie et en mystique que lorsqu'on transporte une qualité ou une vertu d'un inférieur, d'une créature imparfaite, à un supérieur, à une créature incomparablement plus parfaite, il faut avoir soin, par la voie d'éminence, *via eminentiae*, d'élever tout d'abord la qualité ou la vertu à son plus haut point de transcendence, et en même temps par la voie d'exclusion, *via remotionis*, d'écarter les moindres imperfections qui pourraient être, en fait, humainement inhérentes à une telle vertu, à un tel état d'âme. Marthe était active, elle fut une sainte; l'évangéliste saint Jean nous dit, et nous n'avons aucune peine à l'en croire, que Jésus aimait Marthe, *diligebat autem Jesus Martham*, et cependant Marthe ne laissait pas d'avoir les défauts de ses incontestables qualités, de son dévouement, de son savoir-faire, de son courage : elle était empressée, inquiète, agitée. Mais il n'est pas certain, quoique l'évangéliste ne nous le dise pas, que Marie de Béthanie, qu'il convient sans doute de distinguer de Marie de Magdala, n'avait pas aussi quelques petites imperfections, rançon de sa nature spontanément prédisposée à la contemplation. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, s'il est très difficile, impossible même sans des grâces particulières, de se vouer à l'action sans tomber trop souvent dans l'excès, sans verser dans l'agitation et l'inquiétude, il est tout aussi difficile et tout aussi impossible, sans des grâces de choix, de s'appliquer cons-

tamment ou principalement à la vie contemplative sans trop aimer quelquefois le repos, sans céder à l'oisiveté, à la somnolence, à la nonchalance, à la mélancolie, à la langueur, à une certaine placidité, au quiétisme, ou bien à la suffisance, à l'orgueil, à une certaine sentimentalité affective. Les dangers de la vie contemplative sont incontestablement nombreux, subtils et redoutables, ce qui d'ailleurs n'enlève rien de son excellence. Les chemins les plus haut placés sont d'ordinaire ceux qui côtoient de plus près les plus profonds précipices.

Or, la très sainte Vierge Marie, éminemment contemplative, n'a jamais connu aucune de ces moindres imperfections. Nous avons pu nous demander si Marie de Béthanie, que nous avons distinguée de l'ardente Madeleine, n'était pas, ne fût-ce qu'un peu, inclinée, par tempérament et caractère, à l'amour du repos et de l'inaction constante. Lors de la résurrection de Lazare, quand Jésus arrive à Béthanie, c'est Marthe qui s'empresse au-devant du Maître; Marie demeure inactive à la maison jusqu'à ce que sa sœur vienne l'appeler de la part de Jésus. N'avait-elle pas une tendance à s'en remettre sur Marthe de tout ce qui concernait l'entretien et l'administration de la maison? Encore une fois, on peut se le demander. On ne le peut au sujet de Marie, mère du Christ. Sans doute Dieu n'a pas voulu que la sainte Vierge s'adonnât aux œuvres extérieures, elle n'a pas fondé d'Ordre, elle n'a pas exercé d'apostolat éclatant dans l'Église naissante, elle a mené une vie cachée, une vie d'oraison et de contemplation. Mais à Bethléem, à Nazareth surtout, seule auprès de Joseph et de Jésus, elle prenait sur elle, soyons-en sûrs, toutes les occupations domestiques et les besognes ménagères : entretien de la maison, de l'atelier, préparation des aliments, confection et réfection des habits. Et sans doute c'est une excellente part que de se vouer à la



vie contemplative dans le cloître ou dans une grotte, mais c'est la perfection de mener comme la très sainte Vierge une existence éminemment contemplative dans une vie relativement active. Nous admirons chez la mère de Dieu toutes les vertus de Marthe et toutes celles de Marie réunies, élevées à un degré éminent et sans aucune des imperfections qui les accompagnent presque inévitablement. C'est pourquoi la sainteté de Marie mère de Dieu est transcendante, intégrale, presque divine.

Par là même sa vertu est plus digne et plus capable de nous être proposée comme modèle. Il reste vrai que la contemplation est la meilleure part, mais cette contemplation, nous le constatons dans le plus souverainement parfait des exemples, est compatible avec une activité mesurée, maîtresse de soi. Nous pouvons donc espérer, si toutefois nous nous efforçons d'éviter la trop grande multiplicité des œuvres et l'empressement, atteindre à la vie contemplative.

Et puisque c'est, comme nous l'avons dit, au sujet de l'un des principaux mystères du Rosaire que l'Église nous rappelle comment la très sainte Vierge Marie a choisi la meilleure part, nous en prendrons occasion pour montrer comment le Rosaire récité et médité est pour les personnes impliquées dans la vie active la plus précieuse école et la voie la plus courte de la contemplation.



La philosophie et par suite la théologie scolastique ont fréquemment usé, et peut-être quelquefois abusé, de la distinction d'ailleurs si précieuse entre la matière et la forme. Nous distinguons, d'un côté : matière, quantité, corps; de l'autre : forme, qualité, esprit. Le corps, la matière, la quantité du Rosaire, c'est, pourrait-on dire, le

chapelet, ou plutôt trois chapelets. Le Rosaire, comme on sait, est essentiellement, au point de vue de la quantité, constitué par cent cinquante *Ave Maria*, divisés par des *Pater* en dizaines. Il n'est pas contestable que dès les origines de cette dévotion on récitait purement et simplement le chapelet. Et même ce furent surtout les chrétiens illettrés qui dirent le Rosaire ou psautier de Marie; les esprits cultivés, les clercs récitaient les cent cinquante psaumes. Un peu plus tard on annexa à cette récitation des *Ave* la méditation de mystères déterminés.

Or, c'est une loi qui se vérifie en bien des cas que l'individu doit refaire pour son propre compte, en franchissant les principales étapes, le progrès accompli lentement par l'espèce ou la société. Il faut donc que nous apprenions d'abord et durant notre enfance à réciter le chapelet avant de parvenir à méditer le Rosaire. Encore faut-il avoir soin de se rappeler fréquemment, selon la recommandation de sainte Thérèse d'Avila, qu'il n'est point de géant dans la vie spirituelle et contemplative, qui ne doive souvent redevenir enfant. Dans nombre de circonstances, en effet, nous nous trouvons dans un tel état de faiblesse ou d'impuissance que nous ne pouvons rien d'autre que d'égrener pour ainsi dire machinalement notre chapelet.

Sainte Thérèse d'Avila nous avoue, dans son autobiographie, qu'elle-même, à de certaines heures, ne pouvait rassembler ses idées éparpillées sur mille et un sujets sans importance. A plus forte raison souffrirons-nous assez souvent de cet état de distraction, de dissipation, de vagabondage de l'imagination et de l'esprit. Se faire violence, se troubler, s'impatienter, ne ferait qu'accroître la dispersion et l'impuissance de notre pensée. Nous avons été contraints de sortir de nous-mêmes pour nous consacrer entièrement, de toute notre âme, de toutes nos facultés,

à nos devoirs d'état, à nos occupations quotidiennes, aux œuvres d'apostolat et de charité. Tandis que nous nous extériorisons forcément, que toutes les portes de notre âme étaient pour ainsi dire ouvertes, nos pensées, nos idées, comme des volatiles enfermés dans une arche spirituelle, se sont envolées, et elles courent le monde. Sainte Thérèse se distraitait quelquefois à les suivre par la pensée pour se rendre compte des lieux où elles allaient successivement se poser.

Ces idées, imaginations, d'ordinaire retenues captives dans les diverses facultés, — saint Jean de la Croix dirait, dans les cavernes obscures de notre âme, — ne sont pas toutes de même nature, ni de même valeur. Nous pourrions y discerner peut-être des saintes pensées, d'autres inutiles ou nuisibles : des colombes, des papillons de toutes sortes, des mouches brillantes comme des lucioles, dont le vol décrit, durant les veilles nocturnes, des arabesques lumineuses, des guêpes aussi et des frelons. Que faire dans cet état de dissipation nerveuse où nous pouvons à peine éliminer les pensées et désirs mauvais, si ce n'est réciter plus ou moins machinalement notre chapelet ?

Dans d'autres cas plus dangereux certainement, quoique peut-être moins fréquents, nous ne sommes plus distraits, dissipés par le vol de cent idées fantaisistes, mais au contraire hantés par une seule idée tentatrice. Comme l'oiseau fasciné par les regards du serpent, voletant éperdu, impuissant à s'éloigner, notre âme, qui n'aurait, semblait-il, qu'un coup d'ailes à donner pour se libérer dans l'espace et les hauteurs, ne parvient pas d'abord à se soustraire à la tentation qui la séduit. Elle est victime d'une sorte de suggestion, elle se sent comme virtuellement vaincue. Un désir voluptueux, un appétit de vengeance, un sentiment violent de jalousie, de colère, une pensée de révolte, une tentation d'incrédulité, voire de blasphème,

la tient, l'obsède. L'âme ne semble plus se posséder, être elle-même, elle se trouve comme dans un cas d'aliénation imaginative, passionnelle, sensuelle; son moi ne lui appartient plus. Que faire dans un péril si grave et si pressant, que de saisir son chapelet et de le réciter, le moins mal qu'il est possible, mais inlassablement, et, s'il le faut, des heures entières, jusqu'à ce que la tentation soit vaincue?

Ou bien, plus simplement et plus ordinairement, nous sommes, à la fin d'une journée, en proie à la lassitude physique et morale. Les travaux multiples et harassants nous ont exténués. Nous ne nous sentons plus la force ni le courage de rien entreprendre. Il nous semble que nous ne pouvons même plus soulever la moindre pensée. Les uns ont, le jour durant, consacré le meilleur de leurs forces à l'enseignement, ils ont donné des cours, fait répéter des leçons, corrigé des devoirs. D'autres se sont rendus dès le matin dans l'administration, dans la maison de commerce, dans les bureaux qui les emploient, et ils se sont mis à la disposition ou de maîtres ou de clients souvent difficiles et exigeants. Le soir venu, toutes ces personnes, qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, se trouvent vraiment incapables de méditer, de lire, d'émettre même une bonne pensée. D'ailleurs, les hommes d'étude, les savants, les ecclésiastiques, les religieux, les théologiens, les contemplatifs eux-mêmes en sont souvent réduits à cet état d'impuissance, d'anéantissement. Dans ce cas encore l'on ne peut mieux faire que de saisir son chapelet et de le réciter, l'esprit en repos et en paix, pour ainsi dire machinalement.

Cette récitation machinale, automatique, prête le flanc, il est vrai, aux critiques et aux railleries des incroyants, qui n'en discernent pas l'efficacité profonde. Prier de cette

manière, tourner dans ses doigts une sorte de collier de perles ou de grains quelconques, n'est-ce pas se mettre au rouet? Anonner, sans penser aux paroles que l'on prononce, des formules conventionnelles toujours les mêmes, n'est-ce pas précisément graviter pas à pas dans un cercle vicieux, comme l'ânon qui tourne la noria les yeux bandés et sans avoir conscience de ce qu'il fait? D'ailleurs ce bruit des *Ave Maria* que les foules répètent est monotone comme celui d'un moulin, et lorsque les enfants d'un patronage ou les petites filles d'une école libre récitent le chapelet en chœur, ne songe-t-on pas au chant inlassable et assourdissant des cigales? En résumé, cette récitation automatique des *Ave*, selon les incroyants, n'est que du psittacisme.

Pour répondre à ces critiques et à ces railleries, nous pouvons avantageusement recourir à la doctrine pascalienne, celle de la machine. Cette théorie, empruntée en partie à Descartes, est aisément conciliable, pourvu qu'on ne l'exagère pas, avec la philosophie traditionnelle. Les animaux ne sont pas purement des machines ou des automates, mais combien parmi leurs actions les plus habituelles sont vraiment machinales et automatiques! Et l'homme, étant un animal raisonnable, ne participe-t-il pas évidemment à cet automatisme? « Il ne faut pas se méconnaître, écrit Pascal, nous sommes automate autant qu'esprit... La coutume incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. »

Nous sommes automate. Les habitudes que nous avons formées en nous agissent spontanément, elles exécutent tel ou tel acte avant que nous y ayons songé, et elles continuent à l'accomplir tandis que nous pensons à tout autre chose. La répétition des actes monte en notre organisme, dans notre système nerveux, entre nos nerfs, nos muscles et nos organes, des réflexes, qui, à la moindre

impression, se déclenchent d'eux-mêmes et entrent en exercice. L'homme impie et vicieux, par ses habitudes invétérées de critique, de révolte, de blasphème, a ainsi constitué dans sa nature des réflexes qui se commandent les uns les autres et qui l'inclinent, l'entraînent spontanément et presque fatalement à des actes d'irrégion ou d'immoralité. Le cerveau d'un impie ne ressemble sans doute que superficiellement et extérieurement à celui d'un saint. S'il était possible de prendre les empreintes intérieures de tous les nerfs, de leurs liens, de leurs relations, l'on constaterait sans doute des différences essentielles et profondes. Une grande partie de la vertu, de notre travail de perfectionnement, doit précisément consister à acquérir de bonnes habitudes, autrement dit, à organiser dans notre nature des réflexes de sagesse et de sainteté. Le mathématicien qui, depuis des années, s'est exercé à manier des chiffres a pour ainsi dire construit dans son cerveau une machine arithmétique; l'incrédule et l'impie a constitué en sa nature tout un mécanisme d'irrégion et d'immoralité; le saint, au contraire, a fini par acquérir cent réflexes automatiques de foi, de vertu et de perfection.

La doctrine pascalienne est donc très juste : « Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez... » De même, quand on a reconnu l'utilité et la nécessité de la prière fréquente et que l'automate n'est pas incliné, entraîné par l'habitude à la prière, ce n'est pas assez. « Il faut donc, continue Pascal, que l'extérieur soit joint à l'intérieur; c'est-à-dire que l'on se mette à genoux, prie des lèvres, etc... » Les prières vocales cent fois répétées n'ont pas d'autre but que d'incliner notre esprit, sans qu'il y pense, vers des actes et des sentiments intimes de religion. Sans doute ce serait superstition de se persuader

qu'un nombre donné d'*Ave*, cent ou mille, obtient effectivement telle ou telle faveur, mais croire à l'efficacité souveraine de la prière fréquente c'est être raisonnable et se disposer à devenir pieux : « C'est être superstitieux, conclut Pascal, de mettre son espérance dans les formalités ; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre. »

Plus encore que la plus rationnelle philosophie, les résultats démontrent d'une manière plausible cette efficacité de la prière continuelle. Car ces superbes qui ne veulent pas se soumettre aux lois de notre nature humaine, quels remèdes ont-ils à nous proposer, non seulement contre cette dissipation de l'esprit, ces hantises, cette lassitude que nous avons quelquefois constatées en nous, mais contre les douleurs morales et les tortures physiques qui accablent trop souvent les mortels ? Quand l'homme est éprouvé par les déceptions, les infidélités, les ingratitudes, les deuils ; quand la personne qui lui avait donné sa foi le trompe ; quand ses enfants se retournent contre lui, l'abandonnent, se livrent à l'inconduite ; quand une fille, un fils unique sont emportés par un mal implacable ; quand lui-même est atteint par la maladie, qu'il se voit immobilisé dans un fauteuil, sur un lit de douleurs, qu'il est broyé par des maux intolérables, durant des jours et des nuits ; qu'ont à lui proposer ces superbes incroyants qui dédaignent la prière vocale, routinière, si ce n'est l'oubli de ses souffrances dans l'usage des stupéfiants, éther, morphine, opium, à moins que ce ne soit le suicide ?

Mais que cet homme éprouvé de toutes manières accepte un chapelet, se mette à le réciter, et bientôt, même s'il a commencé machinalement, une âme de prière s'insinuera dans cette récitation qu'on aurait pu estimer uniquement automatique. Des sentiments religieux, en effet, de résignation, d'abandon à la volonté divine, d'espérance, de

confiance, d'amour, réconforteront cette âme éprouvée par les ténèbres et les angoisses et lui rendront peu à peu la lumière surnaturelle et la paix. Égrener le chapelet, le tourner sans cesse dans ses doigts, c'est imiter, nous disait-on, l'ânon qui tourne indéfiniment la noria sans avoir conscience de ce qu'il fait; soit, mais cette noria du chapelet fait couler dans notre âme l'eau de la grâce qui purifie, qui étanche, qui éteint les feux des passions, qui féconde les parties arides et désolées de notre cœur. Les dizaines d'*Ave Maria* récitées à haute voix font un bruit de moulin; mais ce moulin broie aussi la farine de la grâce, farine eucharistique qui nous réconforte, nous soutient, nous donne l'énergie de persévérer dans nos desseins vertueux, malgré les obstacles de toutes sortes, les échecs, les incompréhensions et les calomnies. Le chapelet récité en public par les fidèles, par les enfants, par les jeunes filles, est peut-être exaspérant pour les incroyants comme le concert des cigales, mais cette récitation entrecoupée de chants et d'hymnes dans les jours de fêtes célébrés par l'Église catholique est vraiment, pour ceux qui savent entendre, une symphonie incomparable ou plutôt absolument unique. Toutes les voix y sont accordées, et les voix cristallines des enfants et celles des vieillards. Les personnes de toutes les classes et de toutes les conditions, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les religieux et les laïcs, les militaires, les matelots, font leur partie dans ce concert spirituel. Aucune race, aucune nation n'en est exclue; en la fête du Rosaire par exemple, la symphonie universelle du chapelet s'élève des quatre points cardinaux de la terre et sous toutes les latitudes, unissant dans une même intention adoratrice les cœurs des hommes de toutes couleurs et de toutes langues. Récités par des millions de mortels sur tous les points de la terre, cette immense orchestration de toutes les cons-

ciences dans la prière constitue la grande voix de l'Église catholique. Si nous savions par la pensée nous transporter dans des sphères célestes, si nous avions des oreilles pour entendre, nous écouterions quelquefois cette voix de l'Église, qui par le Rosaire se fait une et monte de la terre jusqu'au ciel, nous reconnâtrions alors sa surnaturelle puissance et nous apprendrions qu'après avoir gravi le ciel, elle retombe en bénédictions sur les habitants de cette vallée de larmes.

La récitation du chapelet, qu'elle soit privée ou collective, pour peu qu'elle conduise à des actes intérieurs de foi, d'humilité, d'adoration, demeure toujours surnaturellement bienfaisante et par conséquent recommandable au premier chef.



L'Église catholique cependant a élevé cette récitation verbale du chapelet jusqu'à l'oraison contemplative, en annexant à chaque dizaine d'*Ave Maria* la méditation d'un mystère emprunté à la vie de la sainte Vierge ou à celle de Notre-Seigneur. Le Rosaire se composant de quinze dizaines, nous comptons quinze mystères répartis en trois groupes. L'expérience de la tradition nous garantit l'excellence de la division des mystères en joyeux, douloureux, glorieux, et des titres auxquels on s'est définitivement arrêté. La méditation des vérités et des épisodes ainsi indiqués à notre esprit est comme l'élément formel, l'âme de cette dévotion. Il importe donc essentiellement de bien déterminer ce que doit être cette méditation.

Le terme même de méditation suggère immédiatement un effort de réflexion suivie, un travail de ce que les auteurs ascétiques et mystiques appellent l'entendement. Mais, comme la récitation d'une dizaine d'*Ave* ne dure

guère que deux minutes, il s'ensuit évidemment que cet exercice de la raison discursive ne saurait être tout au plus qu'une application momentanée de l'intelligence à l'examen d'un point particulier. Il se rencontre des personnes qui préfèrent méditer les mystères du Rosaire en se posant, au début de chaque dizaine, une simple et unique question, par exemple : Pourquoi Jésus a-t-il voulu être couronné d'épines ? Et l'on pourra se répondre à soi-même : Pour expier nos fautes d'orgueil. Cette pensée, capable de retenir l'attention durant la récitation de dix *Ave Maria*, constituera la méditation du mystère. Mais afin d'exposer encore plus lucidement en quoi consiste et comment doit se pratiquer ce premier mode de méditation par réflexion, empruntons à la vie de la Vierge Marie un exemple où elle-même nous tiendra lieu de modèle.

Dans le premier mystère joyeux, celui de l'Annonciation, l'évangéliste saint Luc nous apprend que, dès la salutation de l'archange Gabriel, Marie fut troublée. Elle se trouvait sans doute, en cette occurrence, seule dans cette partie reculée de la maison aménagée dans une petite grotte à demi naturelle. Elle priait ou travaillait. L'ange, étant entré dans ce réduit probablement assez obscur, lui avait adressé ces paroles : « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes... » C'est après avoir entendu cette salutation que Marie fut troublée. Or si nous nous demandons pourquoi la jeune Vierge immaculée était troublée, nous serons amenés à examiner la nature ou l'essence de ce trouble, et nous nous livrerons durant quelques instants à diverses réflexions constituant une brève méditation. Cette méditation sera d'autant plus facile que nous aurons préalablement, en lisant l'Évangile, en l'étudiant, plus attentivement analysé les mystères proposés.

Si nous consultons certaines Vies de Notre-Seigneur,

certaines commentaires de l'Évangile, nous apprendrons que la Vierge Marie était profondément ou plus exactement encore intimement troublée. Dans une homélie très éloquente et fréquemment citée, saint Ambroise s'écrie, en interpellant ses auditeurs : « Reconnaissez la vierge à ses mœurs, reconnaissez la vierge à sa modestie, apprenez ce qu'elle est par ses paroles, apprenez-le par le mystère. Craindre est le propre des vierges et trembler à l'approche de tout homme, en même temps que se garder de ses discours. Que les femmes apprennent à imiter cet exemple de pudeur. » Le docteur, s'adressant évidemment à un auditoire composé en grande partie de jeunes filles et de femmes, prenait occasion d'une circonstance et d'un mot de l'Évangile pour en faire une application morale et en tirer une précieuse leçon. Personne ne contestera que la Vierge Marie, par sa réserve parfaite, ne doive être proposée en modèle à tous et plus particulièrement aux jeunes filles chrétiennes.

Cependant, et saint Thomas d'Aquin se range ouvertement à cette opinion, l'interprétation de saint Ambroise est plus morale et oratoire que littérale et logique. En analysant de près, en effet, le texte de l'Évangile, on se rend compte aisément que selon saint Luc la Vierge Marie n'a pas été intimidée, encore moins effrayée, par l'intrusion soudaine d'un inconnu dans la chambre retirée où elle se trouvait seule. Tout d'abord, et c'est la raison qu'allègue, avec nombre d'autres docteurs, saint Thomas, Marie a été troublée dans le discours, *turbata est in sermone*. C'est donc par le sens essentiel des paroles que son intelligence a été surprise et même étonnée. Et c'est pourquoi le trouble de la Vierge, d'ordre intellectuel et spirituel, était plus intime qu'un effroi sensible extérieur et superficiel. D'ailleurs l'évangéliste ajoute que Marie réfléchissait à la signification de la salutation angélique : *cogitabat*.

Or, on imagine aisément sans doute comment se comporterait une jeune vierge qui serait surprise, seule, dans la maison par un étranger : elle demeurerait interdite, elle s'empresserait d'appeler ses parents, son père, sa mère, un frère; ou bien, si elle était très timide et si elle avait grand'peur, elle demeurerait immobile, paralysée comme une statue; en tout cas, elle ne raisonnerait pas, elle ne réfléchirait pas. Ayant entendu les paroles de l'archange, Marie se demandait à elle-même, comme en un dialogue intime, quel pouvait être le sens, la raison d'être, en ce moment, de la salutation angélique. Elle était trop modeste, nous disent les Pères de l'Église, trop vraiment humble pour s'estimer digne d'être saluée comme pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes. Pour nous représenter et saisir exactement l'attitude de Marie, il convient donc de nous placer à un point de vue et dans l'ordre spirituel plutôt qu'à un point de vue sensible et dans l'ordre temporel.

Cogitabat. Marie réfléchissait. Apprenons ce qu'est une vierge méditative et contemplative, recueillie, silencieuse, aimant la solitude, paisible et accoutumée à garder la maîtrise de ses sens, de ses nerfs, de toutes ses facultés. L'apparition d'un archange et ses paroles ne lui font pas perdre conscience d'elle-même; qui sait d'ailleurs si elle n'avait pas été déjà favorisée de visites ou de visions de ce genre? Elle ne s'agite pas, ne précipite pas sa réponse, au contraire elle garde le silence, et si elle s'étonne, se trouble intérieurement, c'est parce qu'elle ne saisit pas la raison d'être et l'opportunité de la salutation angélique. Le texte grec de l'évangéliste saint Luc indique chez Marie une sorte de colloque intime : elle se posait quelque question et s'efforçait d'y répondre.

Cette attitude de Marie, la vierge qui a choisi la meilleure part, nous apprend comment nous devons nous dis-

poser et pour ainsi dire préluder à la contemplation. N'est-il pas évident que pour réciter notre Rosaire en méditant ou en contemplant les Mystères, il est avant tout indispensable de les connaître, de les avoir quelque peu étudiés, ou au moins de les avoir entendu interpréter? Cette connaissance préalable étant supposée, il sera bon quelquefois de choisir un point quelconque du Mystère pour y fixer son attention et s'efforcer de le mieux entendre. Il ne manque point de petits livres, de revues pieuses, bien propres à nous aider dans ce choix de pensées et de réflexions. Dans le *Mystère de Jésus* qui n'est qu'une méditation et une oraison sur l'Agonie, le premier mystère douloureux du Rosaire, Pascal a donné des modèles de brèves, profondes et saisissantes pensées, capables de retenir pendant plusieurs minutes notre attention.

Dans cette méditation des mystères par réflexion, il ne faut pas s'efforcer de varier ses pensées, de sauter de l'une à l'autre. Ce papillonnement n'aboutirait qu'à nous dissiper, ou à nous agiter vainement. Il importe au contraire extrêmement, c'est l'exemple classique, de procéder comme l'abeille qui se pose sur une fleur, et travaille spontanément, avec application mais sans agitation, à en butiner le suc. Il n'est pas d'exercice plus utile, dès les débuts, aux âmes désireuses de parvenir à la vie contemplative que celui de poser ainsi sa pensée durant une dizaine du Rosaire sur un point particulier, sur l'une des fleurs du mystère correspondant. Et l'on pourra se proposer à ce sujet d'imiter la Vierge Marie, qui, interpellée par l'archange Gabriel, au lieu de se lever et de répondre prématurément, se tenait immobile, recueillie, s'appliquant à pénétrer le sens des quelques paroles qui venaient de lui être adressées.



La méditation des mystères par réflexion sur une pensée, sur un simple concept, est-elle la seule manière de bien réciter le Rosaire ? Ne peut-on pas même se demander s'il n'y a pas mieux que cette méthode qui requiert un léger effort de l'entendement ou de la raison ? Prenons garde que le mieux est souvent relatif à notre nature et aussi à notre présent état d'esprit. Mais cette réserve étant notée, on peut répondre qu'une certaine contemplation affectueuse et synthétique du mystère proposé est de soi supérieure à la méditation réfléchie que d'ailleurs elle suppose.

Par considération synthétique et affectueuse, constituant un état d'âme relevant de la contemplation proprement dite plutôt que de la méditation intellectuelle et analytique, nous entendons simplement une vue d'ensemble du mystère, concrète en même temps que spirituelle, mais accompagnée, ou mieux encore, imprégnée d'amour divin. La faculté principalement employée en ce cas n'est plus l'entendement, mais le cœur ; d'ailleurs, l'imagination, la mémoire, l'intelligence, s'accordent spontanément, par amour, et s'appliquent sans aucune violence mais plutôt suavement à cette considération affectueuse du mystère. Un exemple encore emprunté à la vie de la Vierge Marie nous instruira mieux que les explications les plus exactes et ne laissera pas en même temps de nous édifier.

Dans le troisième mystère joyeux du Rosaire, la naissance de Notre-Seigneur, nous apprenons toujours par saint Luc, l'évangéliste de l'enfance, que l'ange apparaît non plus à Marie, mais à des pasteurs qui gardaient leurs troupeaux dans la région voisine. Le récit même de cette apparition nous fait supposer une de ces nuits sereines, étoilées, non pas ténébreuses, mais légèrement éclairées

par une lumière diffuse, comme on en rencontre chaque année en Palestine après les premières pluies. Les pasteurs, à la faveur d'une telle nuit, gardaient leurs troupeaux en plein air. Lorsque l'ange leur apparaîût, ils se trouvent tout à coup environnés d'une lumière éblouissante, surnaturelle, manifestant avec évidence la gloire de Dieu. Et c'était vraiment comme une lumière de gloire qui les nimbait. Eux furent saisis d'une grande crainte, d'une terreur sensible et morale. Mais l'ange les rassure. « Ne craignez pas, leur dit-il, car voici que je vous annonce une grande joie, destinée à tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David. Et ceci vous servira de signe : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Quand l'ange eut ainsi parlé et se fut retiré, les pasteurs se dirent les uns aux autres : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé que le Seigneur nous a fait connaître. » Et ils s'empressèrent de venir jusqu'à la grotte qui, par le chemin montant du désert, se trouvait à l'entrée du village. Ils la connaissaient parfaitement bien. Ils y pénétrèrent, et ils y trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant couché dans la crèche. L'évangéliste saint Luc, qui était familiarisé avec les mœurs des Orientaux, ne manque pas d'ajouter que les pasteurs firent connaître à tous ceux qu'ils rencontrèrent les faits merveilleux dont ils avaient été témoins. L'émotion qu'ils avaient éprouvée et qui avait ébranlé leurs sens et leurs imaginations les rendait encore plus loquaces que de coutume. D'ailleurs des nouveaux-venus ne cessaient pas de les interroger et de vouloir entendre de leurs propres lèvres le récit de l'apparition, les paroles à eux adressées par l'ange, etc... Les pasteurs pour la dixième fois répétaient donc comment ils gardaient leurs troupeaux, comment ils avaient été

environnés de lumière, et enfin comment ils avaient entendu distinctement les chœurs de l'armée céleste chantant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieus, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Les Juifs, venus à la grotte, ne manquaient pas de se demander entre eux quel pouvait être ce Sauveur, né dans la cité de David et que l'ange avait appelé le Christ Seigneur. Il aurait fallu qu'ils fussent étrangement ignorants et de la Bible et des espérances messianiques alors divulguées dans leur nation, pour ne pas songer à un roi glorieux, analogue et supérieur à David dont il était peut-être issu. Les commentaires, comme il arrive toujours lorsque les imaginations ont été excitées par un événement extraordinaire et mystérieux, se perdaient en mille conjectures. Sans doute interrogeait-on aussi Joseph, qui répondait fort discrètement, disant seulement qu'à l'occasion du recensement il était venu de Nazareth à Bethléem, et que, faute de place dans le caravansérail, il avait aménagé la grotte en demeure et la crèche en berceau.

Or, tandis que les pasteurs et les visiteurs s'interrogeaient, se répondaient, se livrant sans retenue aux suggestions de leurs imaginations et de leurs désirs nationalistes, Marie, dont on respectait l'état et qui en imposait d'ailleurs par son attitude souverainement réservée et modeste, gardait le silence. Assise près de la crèche ou tenant l'enfant dans ses bras, elle se recueillait, se tenait unie à son fils, au Verbe fait chair, à Dieu, par le fond de son âme, et néanmoins par toutes ses facultés, par la mémoire, l'imagination, l'intelligence, la volonté, elle retenait tout ce qui méritait de l'être, faits et paroles, et elle les considérait paisiblement en son cœur : « *Conservabat omnia verba haec, conferens in corde suo.* » Cette considération affectueuse est précisément chez la Mère de Dieu le modèle de la méditation contemplative qu'il nous

est si avantageux d'appliquer aux mystères du Rosaire en récitant les *Ave*. Il ne s'agit plus ici précisément d'un effort de réflexion ordonné à pénétrer la raison d'être d'un effet, ou le sens caché d'une proposition ; il s'agit simplement d'une intuition synthétique, c'est-à-dire d'une vue d'ensemble accompagnée d'admiration et d'amour. Lorsque la sainte Vierge se remémorait les circonstances de la naissance de Jésus et en général tous les épisodes qui composent le mystère de la Noël, elle ne réfléchissait pas à proprement parler, l'évangéliste n'écrit plus qu'elle examinait, *cogitabat*, mais elle contemplait paisiblement de toute son âme les grandes choses que Dieu avait faites autour d'elle, par elle et en elle : *conferens in corde suo*.

Rappelons-nous que la mémoire, l'imagination et le sentiment ou le cœur ont une grande part dans cette considération contemplative et amoureuse. Des auteurs ascétiques et mystiques tels que saint Bonaventure, saint Ignace de Loyola, ont enseigné par leur exemple et leurs conseils à leurs disciples à s'élever directement, de la reconstitution par l'imagination et le souvenir des principaux épisodes de la vie de Jésus-Christ, à la contemplation affectueuse. Cette méthode de méditation et de contemplation réunies n'exclut pas une certaine intervention de la réflexion, elle la suppose plutôt, elle nous incite seulement à nous représenter des tableaux vivants plutôt que des vérités abstraites et à les considérer de toute notre âme.

Incontestablement cette contemplation synthétique des mystères du Rosaire est de soi préférable à la méditation par l'exercice de l'entendement ou de la raison discursive, elle marque un progrès vers la vie contemplative.



Un mode d'oraison plus élevé encore peut-il se rencontrer durant la récitation du Rosaire ? Nous n'en pouvons douter, si seulement nous nous mettons à l'école des docteurs mystiques les plus autorisés. Toutefois nous serions dans l'erreur si nous nous attendions à trouver un genre d'oraison compliqué et extraordinaire. Plus l'âme s'élève vers les sommets de la vie contemplative et plus elle se simplifie, et plus son oraison en devenant sublime devient aussi plus simple.

Un troisième exemple emprunté à la vie de la sainte Vierge nous tiendra encore lieu de leçon et de modèle. Dans le cinquième mystère joyeux : le recouvrement de l'Enfant Jésus au temple de Jérusalem, nous nous représentons immédiatement, pour peu que nous ayons étudié cet épisode de l'Évangile, Marie et Joseph anxieux, se hâtant de parcourir les routes qui entourent Jérusalem et les rues de la cité pour retrouver l'Enfant égaré. On sait les circonstances : tous les ans pour la fête de Pâques, la sainte Famille venait à la ville sainte. Jésus avait douze ans, il était demeuré dans l'une des salles de prières et d'enseignement dépendant du temple, répondant aux questions des rabbins et les interrogeant. Et tous admiraient sa modestie, sa prudence et la sagesse de ses paroles. Le troisième jour, après de constantes recherches infructueuses, Marie et Joseph visitant les appartements extérieurs du temple, retrouvèrent Jésus en présence des rabbins ou docteurs. L'émotion profonde qui depuis l'avant-veille étreignait le cœur de Marie jusqu'à le briser et le faire entrer dans une sorte d'agonie se manifeste immédiatement par cette plainte maternelle qu'elle ne songe nullement à réfréner : « Mon fils, pourquoi nous avez-vous fait cela ? voici que votre père et moi-même dans la désol-

lation nous vous cherchions. » Marie ne semble pas tenir compte de la présence des rabbins et des auditeurs. Elle sait d'ailleurs que les droits d'une mère en une telle occurrence l'emportent sur ceux des docteurs. L'on peut admirer aussi avec quelle délicatesse elle met en avant Joseph. En plus de ses propres angoisses elle avait souffert de la souffrance de Joseph, l'époux qu'elle aimait. Quand des malheurs arrivent inopinément, sans qu'on les ait pu prévoir, même lorsque l'innocence est avérée, on ne laisse pas de se reprocher d'avoir négligé telle ou telle précaution. Ainsi devait presque nécessairement en agir saint Joseph, le père adoptif et supposé de Jésus ; pourquoi ne s'était-il pas assuré de la présence de Jésus dans la caravane au moment du départ ? c'eût été si simple ! « Voici que votre père et moi, dans la désolation, nous vous cherchions. » Que de considérations ne peut suggérer cette plainte de Marie ! Mais voyons la réponse de Jésus, et comment la très sainte Vierge acceptera et retiendra ses paroles en les contemplant de la plus profonde des contemplations.

Jésus répond donc à sa mère : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ignoriez-vous que je dois être aux choses qui sont de mon Père ? » La mission rédemptrice du Christ, son apostolat en Palestine et sa Passion ont éclairé cette parole, un peu comme la réalisation explique la prophétie. Mais cette réponse de Jésus, quand il n'était encore âgé que de douze ans, ne laissait pas d'être assez obscure. D'ailleurs aujourd'hui encore il est difficile de la traduire très exactement et complètement, tant elle est pleine de sens. Il semble que Jésus, appliqué depuis trois jours à répondre avec sérénité, pénétration et sagesse aux questions des rabbins, ait continué à répondre avec le même à-propos et la même profondeur à sa mère. Mais laissons pour un autre temps l'exégèse et le commentaire de ce

mystère, et venons-en de suite à la dernière remarque de l'Évangéliste, celle qui nous intéresse particulièrement ayant trait au sujet de notre étude. Les parents eux-mêmes de Jésus, nous dit saint Luc, ne comprirent pas cette parole : « *Et ipsi non intellexerunt verbum* ». Après quoi il s'empresse d'ajouter : « *Et mater ejus conservabat omnia verba haec in corde suo.* » Et la mère de Jésus conservait ces paroles en son cœur.

Depuis toujours, et les exégètes modernes les plus érudits ne pensent pas autrement sur ce point que les docteurs de l'Église, l'on a compris que saint Luc, qui ne traitait de ce qui concernait la Vierge Marie qu'avec une extrême délicatesse, avait donné à entendre par ces mots qu'il tenait ses renseignements de la Mère même de Jésus. Et cette information qui nous fait remonter directement à Marie nous paraît plus incontestable encore en la circonstance particulière que nous étudions. Car saint Luc, l'écrivain exact et méthodique, ne se serait jamais permis d'écrire au sujet de Joseph et de Marie : « Eux-mêmes ne comprirent pas sa parole », s'il ne l'avait appris avec certitude de la source la plus autorisée.

Des théologiens cependant, et d'ailleurs fort érudits et également prudents, ont hésité à attribuer cette incompréhension aux parents de Jésus, surtout à la Sainte Vierge. Cajetan a supposé que le mot *ipsi*, eux-mêmes, pouvait désigner les juifs, les maîtres en Israël. Mais une telle échappatoire nous semble moins heureuse et peu digne d'un commentateur de l'Écriture sainte ordinairement si compétent et quelquefois si hardi. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui dans les quatre ou cinq dernières années de sa vie ne méditait plus guère que l'Évangile et en scrutait les enseignements, avait distingué entre toutes cette réflexion de l'Évangéliste. Avez-vous remarqué, disait-elle à ses propres sœurs, ce passage où saint Luc déclare que

les parents et la mère même de Jésus n'avaient pas compris sa réponse? Et elle en tirait justement cette leçon, que Marie n'avait pas toujours cru ici-bas et aimé les secrets desseins de Dieu, dans la lumière. Elle avait elle aussi quelquefois marché avec confiance et amour, mais dans les ténèbres. Comment pourrions-nous nous en étonner? Si Jésus dans le mystère de l'agonie et dans celui de la mort sur la Croix put avoir sa nature humaine, avec toutes ses facultés, plongée dans les ténèbres, pourquoi sa mère n'aurait-elle point durant sa vie mortelle participé à de telles ténèbres? Et si, comme il est infiniment probable, c'est Marie elle-même qui a tenu à nous témoigner que, dans l'une des circonstances les plus angoissantes de sa vie, elle n'avait pas compris la déclaration de Jésus, n'est-ce point parce qu'elle estimait que l'exemple de son épreuve dans l'obscurité de la foi nous serait instructif et réconfortant?

Car, quoiqu'elle n'ait pas compris, au moins dans toute sa portée, la réponse divine, messianique et prophétique de Jésus, la Vierge-mère ne laisse pas de retenir précieusement ces paroles et pour ainsi dire de les graver en son cœur. « *Et mater ejus conservabat omnia verba haec in corde suo.* » L'évangéliste n'écrit point, comme il l'avait fait lors de la salutation de l'archange Gabriel, que Marie examinait les paroles, s'efforçait de les comprendre, réfléchissait, *cogitabat*. Il ne dit pas non plus, comme lors de la visite des pasteurs dans la grotte de Bethléem, qu'elle conférait en son cœur, considérant les circonstances et les paroles révélées par une simple intuition du cœur. Parce que Marie n'a pas saisi la réponse de Jésus et qu'elle la juge trop profonde et trop mystérieuse pour qu'elle puisse sur-le-champ la comprendre, elle n'insiste pas, elle se soumet devant les desseins providentiels. Elle retient néanmoins avec soin dans sa mémoire les paroles

de son fils, les adorant en son cœur. La contemplation est ici constituée essentiellement par une adoration cordiale et muette. Or d'après les docteurs mystiques les plus autorisés, cette contemplation des mystères les plus profonds de la vie de Jésus dans l'assentiment pur et simple de la foi, dans l'adoration d'amour, sans paroles extérieures et intérieures, sans autre pensée ni souvenir que celui du mystère même, cette contemplation obscure, mais d'autant plus dépouillée du moi humain et d'autant plus surnaturelle, est la plus élevée. Elle est la plus transcendante en effet, tant par son objet, qui est le mystère en lui-même, que par le principe même par lequel elle s'opère, qui est la foi pure informée de charité.

Lorsque nous méditons des scènes historiques de la vie de Jésus ou de la sainte Vierge, notre imagination peut nous représenter avec une exactitude relative maintes circonstances, par exemple l'état de la sainte famille dans la grotte de Bethléem ; notre intelligence peut comprendre suffisamment les paroles prononcées, par exemple dans l'Annonciation la réponse de Marie : « Je ne connais pas d'homme » ; notre cœur peut aussi, par une sympathie aidée de la grâce, nous faire ressentir les émotions éprouvées par les divers acteurs. Ainsi dans la méditation des mystères du Rosaire nos facultés humaines trouvent d'ordinaire matière à s'exercer. Mais lorsque l'objet de notre pensée est le mystère, pris au sens théologique du mot, et non plus une scène de l'évangile, lorsque par exemple ce mystère de Jésus se présente à notre esprit sous le rapport du Verbe incarné uni à la Trinité sainte, alors nous ne pouvons plus imaginer, reconstituer les circonstances, voir, entendre ; et même notre réflexion se trouve bien vite épuisée, impuissante comme devant un abîme obscur et insondable. Le mystère proposé est si transcendant, si lumineux, qu'il nous plonge dans les ténèbres et en ce

sens nous aveugle. Autant demander à des oiseaux de nuit de fixer le soleil. Il ne nous reste donc qu'à adorer dans la foi et l'anéantissement de notre raison en présence de Dieu, de la sainte Trinité, du Verbe fait chair.

Cette contemplation dans l'abnégation de tout soi-même et dans l'amour étant la plus excellente ici-bas : celle qui par la foi atteint de plus près la divinité sans l'intermédiaire des espèces telles que images et concepts, lorsqu'elle nous est donnée dans le recueillement et dans l'intime de l'âme, il convient de laisser tout exercice de la réflexion, de l'imagination et du sentiment. Que les paroles même les plus intérieures cessent devant la présence de Dieu. Et cependant il sera possible de continuer à réciter d'une manière habituelle son chapelet en gardant seulement la mémoire du mystère proposé.

Sainte Thérèse d'Avila rapporte qu'ayant remarqué la dévotion et le recueillement profond avec lesquels une Sœur converse, d'ailleurs assez âgée et ignorante, récitait machinalement son Rosaire, comme si elle ne cessait de le balbutier et pour ainsi dire de le mâchonner, elle l'interrogea, se fit rendre compte de l'oraison de cette bonne Sœur converse, et n'eut pas de peine à reconnaître, dès les premières explications, qu'elle se trouvait devant une âme élevée à la plus haute vie contemplative. Rien n'est plus simple en effet ni plus sublime que l'oraison d'union dans la foi muette et obscure, mais aussi rien n'est plus difficile à l'imagination, à l'esprit, au cœur humain. Elle suppose un détachement accompli des biens de la terre et surtout de soi-même, un recueillement habituel et puis encore une grâce surnaturelle très particulière. Ce serait donc une présomption folle que de prétendre s'élever de soi-même à un tel état contemplatif. Toutefois la récitation fréquente du Rosaire, avec la méditation, l'intuition cordiale des mystères, peut nous y disposer, et si Dieu nous

appelait dans une quiétude envahissante à cet état d'adoration, il faudrait nous y prêter docilement, prêts à reprendre nos considérations et nos méditations aussitôt que la grâce nous serait retirée. Mais, de savoir comment il convient d'accorder la méditation avec les premiers degrés de l'oraison d'union ou de quiétude, c'est ce qu'on pourra apprendre dans les auteurs mystiques, notamment dans sainte Thérèse d'Avila ou saint Jean de la Croix. Il nous suffira d'avoir indiqué comment la récitation même machinale du chapelet puis les diverses manières de méditer le Rosaire élèvent progressivement l'âme jusqu'à la vie contemplative.



Souvenons-nous toujours, comme nous l'a enseigné sainte Thérèse, que, quand même nous recevrons les grâces d'oraison les plus sublimes, nous aurons toujours à redevenir enfants et à nous remettre pour ainsi dire à l'alphabet de la prière. C'est pourquoi, même si l'union à Dieu dans le recueillement nous est devenue habituelle, ne perdons pas l'habitude de réciter notre chapelet. Lorsque nous serons las, souffrants, ou dans les sécheresses et les désolations inévitables, nous serons fort heureux de retrouver cette manière élémentaire de prier. L'eau de la grâce ne coulera pas toujours de source, et nous serons contraints de tourner la noria du chapelet pour la faire petit à petit affleurer.

Au moyen-âge les chevaliers venus en croisade dans les pays des infidèles ne se séparaient jamais de leur épée. Ils la portaient à leur côté, ou bien s'ils estimaient qu'ils pouvaient en sécurité, après avoir vaincu leurs ennemis, s'accorder un peu de repos, ils déposaient auprès de leur couche leur épée bénie dont le pommeau était souvent

orné de reliques sacrées. De même il existe une chevalerie ou une association du rosaire dont nous pouvons aisément, et avec quels avantages spirituels ! faire partie. Sur cette terre nous sommes toujours exposés, et d'ordinaire lorsque nous nous y attendons le moins et que nous péchons par présomption ou défaut de vigilance, aux retours offensifs d'adversaires que nous estimions depuis longtemps définitivement vaincus. Contre ces tentatives insidieuses des passions ou des esprits mauvais, une arme nous est offerte qui peut nous tenir lieu à la fois de bouclier et d'épée. Ne nous en séparons jamais absolument. Portons-la à notre côté ou sur nous-mêmes. Que, durant le repos même, notre chapelet demeure toujours à notre portée, placé sur notre table de nuit, sous notre oreiller, autour de notre cou. Habitons-nous à le réciter simplement et sans efforts durant les longues insomnies comme aussi dans nos instants inoccupés de loisir, en promenade, en voiture, en chemin de fer, en auto. On ne saurait dire tout le recueillement, la sérénité d'âme qu'une telle récitation nous vaudra. Cette prière éteint les feux de la colère et de la concupiscence, abaisse les exaltations de l'orgueil, apaise les ressentiments de la jalousie et les fermentations de l'esprit de vengeance, nous rassérène dans les inquiétudes et les angoisses, nous confère la patience dans les épreuves morales et les souffrances physiques. Dans les plus cruelles maladies, lorsqu'on est réduit à l'impuissance, le seul fait de presser dans ses mains le chapelet qu'on est accoutumé de réciter, fortifie et console, cette simple pression étant encore un acte muet de résignation, de foi, d'amour de Dieu, de Jésus-Christ et de sa sainte Mère.

Le B. Romée de Livie, disciple immédiat de saint Dominique, fut le premier, à notre connaissance, qui demanda à ses frères de l'ensevelir son rosaire dans les mains. Ce

n'était qu'une corde dont les grains étaient de simples nœuds. Durant sa dernière maladie, le bienheureux, qui avait prêché dans tout le Midi la dévotion au Rosaire, ne cessa de le réciter, et jusqu'au terme de son agonie, il le pressait en ses mains. Nous pourrions citer bien des exemples de morts semblables. Combien de religieux, de religieuses, et aussi de personnes pieuses, meurent aujourd'hui le rosaire ou le chapelet dans les doigts, serrant la croix pour exprimer encore, lorsque leurs lèvres deviennent trop lourdes et inertes, leur fidélité à la religion catholique ! Pouvons-nous mieux souhaiter que de mourir en cette sorte ? Mais pour nous y préparer, récitons fréquemment notre chapelet, méditons notre Rosaire, Il nous apportera la meilleure part en cette vie, celle de Marie, et cette part ne nous sera pas enlevée dans l'autre. *Maria optimam partem elegit, quae non auferetur ab ea.*

H. PETITOT, O. P.